

LEXIQUE NOMIADE

assises
du roman
2012

Le Monde
Villa Gillet

INÉDIT

TITRE

156

« C'est un exercice passionnant et constamment surprenant : chaque année dans le cadre des Assises du roman, nous demandons à nos invités de choisir un mot dans l'immense palette de leur dictionnaire personnel, puis d'écrire un petit texte pour l'accompagner. Un seul mot, ordinaire ou extravagant, répertorié ou complètement inventé, pour éclairer la relation de ces hommes et de ces femmes avec la littérature. Regroupés en recueil, ces textes finissent par former un lexique fantaisiste et vertigineux. Vibrant surtout, comme si, entre ses pages, bruissaient aussi tous les mots qui ne sont pas choisis, pas prononcés, mais dont l'écho se fait entendre, malgré tout. »
Raphaëlle Rérolle, *Le Monde*

Paul Andreu,
Nicholson Baker,
Christophe Boltanski,
Giancarlo de Cataldo,
Javier Cercas, Kate
Colquhoun, Bernard
Comment, Boris
Cyrulnik, Jonathan
Dee, Marie Depussé,
Ananda Devi,
Emmanuel Dongala,
Caroline Eliacheff,
Roger J. Ellory, Lydia
Flem, Nick Flynn,
Francisco Goldman,
Jean Hatzfeld, Alexis
Jenni, Douglas
Kennedy, Hubert
Klimko, Nathalie
Kuperman, Camille
Laurens, Jean-Paul
Mari, Éric Marty,
Catherine Millet,
Jean-Claude Milner,
Céline Minard, Jean-
Claude Mourlevat,
Péter Nádas, Helen
Oyeyemi, Pierre
Pachet, Thierry Pech,
Zoyâ Pirzâd, François
Place, Charles
Robinson, Luis
Sepúlveda, Mansour
El Souwaim, Morgan
Sportès, Tomi Ungerer,
Juan Gabriel Vásquez,
William T. Vollmann,
Frederick Wiseman

INÉDIT

**ASSISES
DU ROMAN
2012**

lexique nomade

**Le Monde
Villa Gillet**

LEXIQUE NOMADE

assises
du roman
2012

Le Monde
Villa Gillet

Christian Bourgois éditeur ◊

Les Assises Internationales du Roman sont conçues et organisées
par la Villa Gillet et *Le Monde* en coréalisation avec les Subsistances.
Le *Lexique nomade* est publié à l'occasion de l'édition 2012.
La Villa Gillet est financée par la Région Rhône-Alpes, la Ville de Lyon,
le ministère de la Culture et de la Communication, le Centre national du livre
et bénéficie du soutien du ministère des Affaires étrangères.

www.villagillet.net

© Villa Gillet, 2012
© Christian Bourgois éditeur, 2012
ISBN 978-2-267-02367-1

Extrait de la publication

A

Aura

Francisco GOLDMAN

Hier matin, au petit déjeuner, alors que je lisais dans les pages immobilier du *Sunday Times* un article sur la hausse vertigineuse des loyers à Manhattan, les mots « *financial district* » ont éveillé un souvenir : l'entrée aux tonalités châtaines, étincelante de verre, d'une tour d'habitation de style contemporain. Des bandes de papier blanc sur les vitres, je me rappelai cela, et un bureau d'accueil vide. Un bâtiment flambant neuf, encore inoccupé. Puis je me trouvais dans un petit appartement nu avec deux pièces ridiculement petites et une vue sur le bas de Manhattan, un coin du port. Quand avais-je jamais été dans un tel bâtiment ? Il y avait un vide dans mon esprit et puis, alors qu'on nous montrait la salle de gym, une rangée de tapis de course et de vélos elliptiques et autres, ce vide commença à se remplir et gonfler d'une sorte de vertige, du genre de celui provoqué par l'inhalation d'hélium, et lorsque nous nous trouvâmes dans ce salon destiné aux réceptions données par les locataires, je me souvins. Ensuite

nous étions dans un appartement meublé comme un bureau, avec des assiettes de petits fours agrémentés d'un glaçage à l'orange – c'était l'automne – et des thermos de café sur une table, et des piles de formulaires sur une autre. Nous mangions des petits fours et tâchions de ne pas pouffer de rire pendant que la femme de l'agence immobilière terminait son baratin. Aura transformait tout en comédie. Nous occupions, dans une *brownstone*, un appartement très spacieux – nos placards de rangement étaient plus grands que les pièces que nous venions de voir – au loyer généreusement bas et dans un quartier branché de Brooklyn, mais Aura parlait toujours de déménager. Elle aimait m'emmener visiter, à l'occasion de journées « portes ouvertes » organisées par les agences immobilières, des appartements dans lesquels nous n'aurions jamais voulu habiter. L'employée de l'agence nous faisait partager sa vision d'un immeuble où vous ne payiez pas un loyer exorbitant seulement pour un appartement exigü, mais aussi où vous acquériez de nouveaux amis, toute une vie sociale : gym en commun, réceptions dans le salon, tuyaux de Bourse refileés par vos voisins dans la buanderie, et ainsi de suite. Assis à la table de mon petit déjeuner hier, j'affichais un large sourire, tout content de cette surprise quelque peu synesthésique, les mots « *financial district* » lus dans un journal me livrant le souvenir d'un hall dans lequel j'entrais, pour ainsi dire, tâchant de résoudre une énigme qui se posait en images – appartement vide, salle de gym, petits fours –, jusqu'à ce que le souvenir me revienne d'y avoir été en compagnie

d'Aura durant l'été 2007, probablement, deux ans avant sa mort. Après presque cinq années de deuil, cela ne se produit presque plus jamais, l'arrivée d'un souvenir vivace et neuf – pas un de ceux recueillis dans les couloirs de la réminiscence ritualisée que j'arpente de manière obsessionnelle depuis cinq ans, passant et repassant sur mes propres traces. J'avais totalement oublié le jour où nous avons visité ce stupide immeuble stérile du quartier financier, sorte de club pour traders perché dans le ciel. Maintenant ce souvenir peut rejoindre le reste de ma collection. Un jour particulier que ce 12 février 2012, où je l'ai retrouvé de manière inattendue.

Brooklyn, Manhattan, Morningside Heights, un immense palais du souvenir urbain incessamment conservé. Mexico en est un autre, et le Mexique. De même que Paris. Le Guatemala, Boston, Austin, Hong Kong, le Wyoming, la Californie, et – ces palais du souvenir commencent à rétrécir à la taille d'une maison de poupée, mais n'en sont pas moins entretenus de manière obsessionnelle – Portland, dans l'Oregon, et Key West, en Floride, et la Provence, et Barcelone, et Murcie, tous les endroits où Aura et moi avons passé au moins quelques jours au cours des presque cinq années de notre vie commune. Aéroports : cette longue journée de Noël à Panama City alors que nous arrivions de Tokyo, où elle avait acheté la jolie petite bouteille de saké « Petite Moon » qui est toujours dans mon réfrigérateur. J'ai des centaines de photos mais je n'ai pas besoin de les regarder, je les ai toutes en mémoire. Généralement, seuls les rêves et les cauchemars me surprennent.

Mais comment ai-je pu oublier Carthagène, en Colombie ? Nous y avons passé la semaine précédant Noël à notre retour de Tokyo, après avoir attendu une journée à l'aéroport de Panama City. J'animais un atelier d'écriture à la Fundación Nuevo Periodismo Iberoamericano. Il y a quinze jours, quand je suis retourné à Carthagène pour le festival Hay, j'ai été stupéfait en me rendant compte que je ne me rappelais presque rien de la semaine que nous y avions passée, Aura et moi. Pour une raison que j'ignore, durant toutes ces années de réminiscence ritualisée, j'avais négligé Carthagène. Pourquoi ? Je suppose que j'ai simplement oublié. Comme à la FNPI on vous fait travailler du matin au soir, chacun de nous avait passé ses journées de son côté, bien que je me rappelle qu'Aura nous avait rejoints, mes étudiants et moi, au moins une fois pour déjeuner. Elle doit être restée aussi une journée au moins dans la chambre de notre hôtel à me rendre le service de lire la dernière version d'un livre que je venais de terminer : je me le rappelle, parce que ses suggestions avaient pour moi une valeur inestimable. Mais je ne me rappelle pas à quel hôtel nous étions, ni même dans quel quartier il était situé. En revanche je me souviens de la plage où nous sommes allés le 24 décembre, le lendemain de la fin de l'atelier d'écriture. Une messe de Noël dans la vieille église. Mais de cette semaine, rien. J'ai parcouru les rues du vieux port, immortalisé dans *L'Amour aux temps du choléra* de García Marquez sans trouver trace de nous. Je savais que nous avions dû nous promener sur les épais remparts qui entourent la ville, bâtis au

XVI^e siècle pour se protéger des attaques des pirates, mais je n'ai pas pu nous revoir en train de le faire. Je me retrouvais devant l'échec tant redouté que mes cinq années d'exercice de mémoire étaient censées éviter. J'avais négligé de protéger Carthagène, et maintenant les souvenirs avaient disparu.

Un soir, j'étais avec des amis à la terrasse d'une pizzeria sur une place de la vieille ville. Il faisait beau et chaud, les vieux murs étaient éclairés d'un or velouté pareil à celui du dessous des feuilles des arbres animées d'une légère brise. J'ai éprouvé une sensation semblable à celle que j'ai eue hier au petit déjeuner, quelque chose d'invisible qui se remplissait lentement, une attente qui me donnait le vertige, un souvenir prêt à naître. Aura et moi avions été ici, le souvenir était sur le point de surgir, j'en étais sûr... Mais il ne surgit pas.

Quel est le nom de cet état expectatif, ce quelque chose d'invisible qui donne pourtant l'impression d'être aussi mûr qu'un fruit prêt à tomber de la branche, un souvenir qui n'est pas encore visuel ni sonore ni même olfactif ? C'est le fait de l'oublier alors qu'il est tout au bord de la mémoire, et quand on ne sait pas encore quel côté va l'emporter. Peut-être que je ne l'ai jamais rencontré aussi nettement que ce soir-là à Carthagène. Comment appelle-t-on cet état ? S'il n'existe pas de mot, alors je voudrais en proposer un déjà en usage et qui possède un certain nombre de définitions sans rapport entre elles. Parce qu'il est comme une « émanation invisible », je suppose. « L'atmosphère particulière qui semble entourer et être générée par une personne, une chose,

ou un endroit » – celle-ci, et « émanation invisible », se trouvent déjà parmi les définitions de l'*Oxford English Dictionary* pour le terme « aura ». Les gens parlent aussi d'« émanations mystiques ». En espagnol – qui a conservé le sens du moyen anglais – une aura est aussi une « légère brise ». Dans les deux langues, l'aura est aussi le terme médical désignant une « sensation annonçant une attaque d'épilepsie », dont j'imagine qu'elle pourrait se manifester comme un vertige dans les terminaisons nerveuses. Le dictionnaire de l'Académie espagnole donne également à un oiseau charognard du Nouveau Monde, comme le condor ou le vautour, le nom d'aura.

Traduit de l'anglais par Guillemette de Saint-Aubin

B

Brume

François PLACE

Entre la brume et le brouillard, il n'y a pas qu'une différence de densité. Le brouillard est plus épais. C'est le Code de la route qui le dit, brouillard égale visibilité inférieure à cent mètres.

Encore faudrait-il pouvoir le mesurer, surtout en roulant, d'autant que le brouillard est traître, c'est dans sa nature. De nuit, c'est terrible, il n'hésite pas à former des bancs dans le creux des vallées, il nous tombe dessus sans prévenir, on en est soudain aveuglé, nos yeux qui fouillaient le morne dévidement d'un ruban nocturne se fracassent sur sa brutale opacité blanche. Dans les romans noirs et les séries policières, il se coupe au couteau, pas moins. Il entoure le crime de son énigme et de ses vapeurs, laisse émerger des demeures victoriennes ou des vaisseaux fantômes, selon les nécessités aventureuses de la plume qui le fait naître. Il rôde volontiers autour des cimetières, fait sonner des pas sur le pavé, de préférence boiteux et ponctués du martè-

lement saccadé d'une canne qui ne demande qu'à s'abattre sur la nuque des passants.

Il efface, il dissout, il anéantit. Le maître des brouillards, chez les Amérindiens, est un vieil animal malade, c'est le lynx, frère jumeau du coyote. Mieux vaut se méfier de ses moustaches, qui peuvent faire disparaître tout un paysage et nous avec.

Que faire avec ce mot redoutable ?

D'abord, après dissipation des brumes matinales, retrouver un peu ses esprits, s'éclaircir les idées, et accéder, si possible, aux pâles et prometteuses lumières de l'entendement. Se frotter la tignasse. Considérer le mot brume, justement, qui n'est pas seulement plus léger, mais aussi plus féminin que le mot brouillard, dont le grand tort est de rimer avec cafard. Brume, donc. Souffler sur l'agréable fumée qui s'échappe du café au lait. Moins opaque et plus étale, telle est la brume, qui n'hésite pas à se diviser, se multiplier, s'étirer en fumerolles. La brume est plus fantasque, moins lourdement insistante. Elle est, dit-on, un voile qui cache et qui révèle. Ne pas craindre la banalité de cet énoncé. Quelque chose de flottant, dans la brume. De rêveur. Dans la peinture de paysage, ce léger flou qui laisse respirer le passage d'un plan à l'autre, perspective atmosphérique ou buée inspirée du souffle du peintre ? Animée, la brume. Le brouillard tombe, elle se lève.

Humide et vaporeuse, elle couvre de son haleine des pays tout entiers. Elle habille les forêts où vivent encore les derniers hommes nus.

C

Cachette

Christophe BOLTANSKI

Cachette, parce que ce mot évoque un jeu d'enfant, d'inlassables parties de cache-cache, le mercredi après-midi, dans une grande maison familiale, pleine d'escaliers en colimaçon, de recoins, de soupentes, mais aussi un lieu secret, une niche aménagée pendant la guerre où mon grand-père avait trouvé refuge. Il pouvait s'asseoir, il disposait même d'une petite table et d'une lampe pour travailler. Il ne ressortait de sa tanière que la nuit. Une fois les lumières éteintes et son fils endormi, il rejoignait un lit et une épouse qui, au regard de l'état civil, et ce afin de tromper les autorités, ne l'était plus. Jusqu'à mon adolescence, la cachette existait toujours. En souvenir et au cas où. Prête à resservir. Elle reposait sous le plancher d'une pièce minuscule, un cagibi, coincé entre la salle d'eau et la chambre de mes grands-parents, que l'on appelait l'entre-deux. Un espace entre deux mondes, entre le réveil et la torpeur, entre la vie et la mort. Une parenthèse jamais refermée. Quand on soulevait la trappe dissimulée sous un

tapis, on entendait comme un souffle, on avalait un nuage de poussière, on était happé par le gouffre. Ma famille m'interdisait de l'ouvrir, même de m'en approcher, par peur que je tombe, par peur, aussi, des fantômes qui risquaient de s'échapper, tout un passé dont on ne parlait jamais. Cachette, parce qu'elle vous protège, elle vous attire et vous effraie tout à la fois.

Clé à molette

Nathalie KUPERMAN

Posséder une clé à molette m'aide beaucoup en toutes circonstances.

Les parents ce jour-là s'étaient mis à me téléphoner presque tous en même temps pour me demander si je ne pourrais pas garder leurs petits. Quelque chose d'imprévu leur tombait dessus à tous, et ils avaient pensé que, peut-être... Bien sûr, bien sûr, non non, ça ne me dérange pas du tout, Hugo va être content de passer l'après-midi avec ses petits camarades, oui, vers quatre heures, je les ferai goûter, on va bien s'amuser.

Les parents, ponctuels, m'avaient largué cinq enfants en l'espace d'un quart d'heure. Cinq mouflets assez insupportables de sept ans, auxquels s'ajoutait le mien qui, pris dans la masse, ne se distinguait plus des autres.

Hugo Hugo Hugo Hugo Hugo Hugo.

Les enfants cessèrent leur babillage et levèrent leurs grands yeux un peu idiots vers moi. Je venais de prononcer le nom de mon fils en boucle et en criant de surcroît. Leurs regards venaient de m'en faire prendre conscience.

Ma clé à molette, vite vite vite ! Je l'ai toujours à portée de main. J'y pense très fort : clé/à/molette. Je tourne, je visse, je remets en place, voilà, ça va mieux, je sens l'air revenir dans mes poumons, le tremblement de ma lèvre supérieure diminuer, le pli de ma bouche se détendre : « Les enfants, vous voulez goûter ? »

Ils n'étaient plus très sûrs d'en avoir envie, mais ils dirent « oui » comme un seul homme et se dépêchèrent de suivre Hugo qui leur montrait le chemin vers la cuisine.

Ils n'étaient plus là. Ils mangeaient leurs crêpes Whaou ! et buvaient leur jus d'ananas en brique dans la cuisine dont l'un des petits avait eu la bonne idée de fermer la porte.

Je me frottai les mains, espérant que le temps du goûter s'éternise jusqu'au soir mais, bien sûr, aucun goûter ne s'éternise jamais. Et les enfants réapparurent, comme un seul homme, et ils furent devant moi, s'attendant peut-être à ce que je les encourage à faire quelque chose. Je sentais la panique monter en moi, et mon cœur s'emballa, ma lèvre frémit, et j'en voulus soudain à tous ces parents d'avoir eu la même idée au même moment. C'était certainement un complot que je n'avais pas vu venir.

Ma clé à molette, vite vite vite. Je tourne, ça

grince, j'insiste – clé/à/molette –, ça crisse, je serre, ça vient, on y est presque... Ça va mieux.

« Venez les enfants, on va faire un grand cache-cache. Le premier que je trouve, je le... »

Hugo me prend la main. « Maman, je reviendrai te voir dimanche prochain. Je t'aime, maman, très fort. » Il m'embrasse, quitte la chambre, et je suis le bruit de ses pas dans le couloir.

Je pose ma clé à molette sur la table de chevet, et je m'endors.

Chaos

Péter NÁDAS

Depuis, je n'arrive plus à m'ôter de la tête que la prose, en vraie domestique de la réflexion causale, s'occupe exclusivement de ce qui arrive, alors que ce qui n'arrive pas n'occupe pas moins de place dans nos vies.

Ce qui n'arrive pas en effet, quoique rien ne s'y oppose en principe, ne se manifeste pas toujours par l'absence d'un événement possible, puisque les conséquences peuvent en être aussi lourdes, aussi néfastes et irrévocables que ce qui nous arrive. D'un autre côté, quand quelque chose n'arrive pas, ce manque de quelque chose, lui, arrive bel et bien. On peut même retourner la question. Lorsqu'on sent qu'il nous arrive quelque chose d'extraordinaire, sans comprendre pour autant pourquoi maintenant,

pourquoi à nous et pourquoi pas à d'autres, peut-être alors subit-on l'influence d'événements dont on ne connaît rien ni des acteurs ni des ressorts, telle une puissance étrangère à l'œuvre dans nos vies, ce qui signifie que les raisons profondes dépassent le cadre de ceux des liens de causalité dont on pénètre les rouages.

D'impénétrables corrélations n'en font pas moins, tout aussi décisives, qu'on interfère à notre tour sur de parfaits inconnus, qui ne savent pas davantage que penser de cette influence, dans l'ensemble ou selon les cas.

Au fond, les objets et les phénomènes de l'univers, loin de s'inscrire dans le seul cadre du compréhensible et de l'intelligible, lesquels tourbillonnent, simple écorce, fine membrane, entre abysses bouillonnantes et cimes intangibles, procèdent bien plus encore de l'incompréhensible et de l'inintelligible.

Se proposer d'écrire les histoires d'individus qui ne se sont jamais même rencontrés, ou ne se connaissent qu'à peine, mais dont chacun détermine fondamentalement le sort des autres. Ces corrélations secrètes et mystérieuses pourraient-elles trouver place dans la structure close de la narration. La structure susceptible d'articuler ces récits indépendants les uns des autres ou reliés entre eux, mais toujours clos sur eux-mêmes, n'en viendrait-elle pas à prendre pour modèle le chaos lui-même.

D'un point de vue formel, cela signifie qu'en plus de jeter la structure close aux oubliettes, je devrais aussi revenir à tout ce que le mot de chaos pouvait, à l'origine, vouloir dire pour les Grecs. Sa

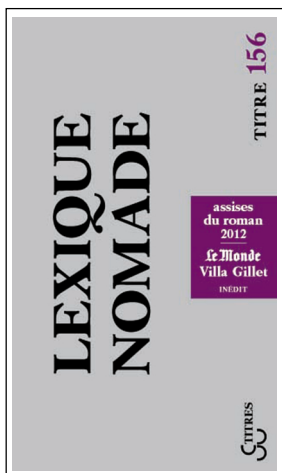
forme nominale signifie béance, sa forme verbale béant sur le vide. On désignait par là les choses dont nul n'aurait su dire pourquoi, comment, en vertu de quels principes et sous l'effet de quelles forces elles étaient ainsi advenues au commencement des temps. Tragique et menaçant, dénué par nature de toute question ou réponse qui soit, ce vide primitif en est venu plus tard, taraudé par le désir naïf d'une meilleure appréhension, à générer des principes plus tangibles : les ténèbres et la nuit. Chez Homère, on le rencontre déjà sous cette forme. Chez Hésiode, il ne sert plus à désigner la béance du monde, mais veut plutôt dire cosmos. Chez Ovide, la nature du chaos prend un tour franchement matériel, sous forme de masse brute où gisent pêle-mêle, à l'aveugle, les graines ou germes de tout ce qui naîtra un jour.

Traduit du hongrois par Marc Martin

Croisement

Bernard COMMENT

C'est un lieu à la bordure de la ville de Porrentruy. Belle-Croix. J'y suis né. J'y ai passé les cinq premières années de ma vie. Belle-Croix, parce que s'y trouve une sculpture de Christ en croix. Parce que, surtout, il s'agit d'un croisement routier. Je revois les panneaux, Bressaucourt 5, Besançon 95,



Lexique nomade 2012

Le Monde
Villa Gillet

Cette édition électronique du livre

Lexique nomade 2012

a été réalisée le 10 avril 2012

par les Éditions Christian Bourgois.

Couverture : cedric@scandella.fr

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

(ISBN : 9782267023657).

ISBN PDF : 9782267023671.

Numéro d'édition : 2163.